

Gérard Preszow - Autoportraits de l'autre, de Belgique en Palestine Propos recueillis par Dimitra Bouras, rédactrice en chef de cinergie.be

« *Aux interviews, je suis comme la Belgique, docile!* »

Le dernier film de Gérard Preszow encore dans les yeux, mal à l'aise devant cette introspection publique, nous recevons le réalisateur pour tenter de comprendre avec lui la démarche suivie dans la mise en scène du film, à la limite du dialogue.

Gérard Preszow. : Avant d'aller plus avant je voudrais relever ce « à la limite du dialogue ». Pour moi, c'est un peu à l'image du conflit qu'il traite, c'est une mise-en-scène, ou en abîme, du fait que le dialogue ça ne va pas de soi. Ça se construit, se cherche : ça peut être violent et insupportable. La vraie violence est plutôt dans le rapport aseptisé ou convenu.

Mais bon, reprenons. Autodidacte, mes débuts de cinéaste remontent à 1988, pour les 40 ans des Droits de l'homme. Richard Kalisz mettait en scène une pièce de Peter Weiss : *l'Instruction*. Cette pièce relate le procès en 1966 de cadres subalternes d'Auschwitz. Il m'a proposé de concevoir une exposition autour de cette pièce. Cela m'a permis de découvrir et manipuler les archives qui avaient servi dans l'immédiate après-guerre aux dossiers de réparations des victimes de la guerre. Dans mes recherches, je tombe sur une armoire qui s'appelait « l'armoire aux reliques » où se trouvaient des enveloppes de l'administration allemande qu'elle n'a pas eu le temps de détruire dans la débâcle. A l'intérieur de ces enveloppes se trouvent ce que les gens prenaient avec eux quand ils partaient soit-disant travailler à l'Est, en passant par le camp de transit de Malines : leurs papiers d'identité, leurs diplômes, leurs factures, leurs assurances, les clefs de leurs appartements. En cherchant, je suis tombé, effondré, sur l'enveloppe de ma mère et de ma grand-mère, avec le passeport de ma grand-mère et son permis de travail. Elles étaient arrivées de Salonique, dans les années 30. Elles ont été déportées de Bruxelles en avril 1944. Ma mère en est revenue, pas ma grand-mère. Mes grands-parents paternels aussi ont été déportés dans les camps et ne sont jamais revenus. Mes parents ne se connaissaient pas avant la guerre, la famille de mon père venait de Pologne et celle de ma mère de Grèce. Mes parents se sont rencontrés ici, à Bruxelles. Mon père est mort jeune et mes frère et sœurs avons grandi dans un univers où l'on s'habillait plutôt de noir. Ma mère ne parlait pas de son expérience à Auschwitz sur le mode du récit. Elle pleurait... Pour en revenir à mon premier film, j'ai eu la chance de travailler avec Maxime Steinberg, l'historien spécialiste de la déportation. J'ai eu droit à un cours particulier. L'exposition s'est faite au moment où **Shoa** de Lanzman venait quasi de sortir, en 1985. C'était difficile de faire quelque chose sur la question après un film pareil! C'est comme ça que j'ai choisi de mettre en scène la génération des enfants cachés et pas les témoins directs.

Dimitra Bouras : Est-ce qu'on peut dire que tu essaies, à travers ce premier film, de renouer avec ton passé, ces ancêtres que tu n'as pas eu le droit de connaître et peut-être tenter de t'apaiser?

G.P. : Ça c'est un discours de l'extérieur. Ce n'est pas du tout ce que j'ai vécu. Cette

injustice, je ne l'ai pas remise en question. Je l'ai prise avec le biberon, c'est un peu la normalité de la vie. Je n'ai jamais dit : *C'est injuste*. Non, j'ai dit : *C'est comme ça!* Paradoxalement, mon attitude change avec l'âge. C'est maintenant que les absents me manquent. C'est la venue de mes enfants qui a relancé cette blessure. En devenant père, je me rappelle ne pas en avoir eu. De même, les parents de la mère de mes enfants me font ressentir l'importance des grands-parents et le fait que je n'ai pas connu les miens.

D.B. : Quelle est la suite de ton parcours?

G.P. : Je pourrais dire que quelques années plus tard, le film sur le poète William Cliff allait clôturer ce cycle au cours duquel, au-delà de la diversité des sujets, j'œuvrais classiquement de la même manière : avec une équipe.

Après ce film, quasi un huis-clos dans une cuisine mansardée, j'avais besoin d'air, de terrain, de social et je me suis mis à filmer moi-même (un peu grâce aux conseils de Jorge Leon et au soutien des frères Dardenne). Avant cela, je n'avais jamais touché à une caméra. Et ce fut **A l'école de la Providence**. J'ai pris goût à cette caméra relationnelle, affective, corporelle.

Avec **Autoportraits de l'autre**, j'étais dans le prolongement de ce dispositif, mais je sens que je n'en veux plus. C'est la fin d'un cycle. Dans ce film, à mes yeux, c'est l'impasse de cette démarche ou une fatigue. Le début d'un nouveau cycle ou...

D.B. : Donc, Masarat, le festival culturel sur la Palestine se prépare et Fabienne Verstraeten, la commissaire du festival te propose de faire un film sur ce projet. Comment as-tu réagi face à cette proposition?

G.P. : Ma première réaction fut plutôt mitigée et suspicieuse. Pourquoi s'adresse-t-on à moi? Parce que je suis juif et que j'ai fait un film sur la shoa? Suis-je vraiment la personne la plus appropriée pour cette réalisation? Que représente cet intérêt pour la Palestine? Qu'est-ce que ça cache ? Quels sont les enjeux politiques en filigrane?

Après réflexion, j'accepte finalement de mener le projet. Si Fabienne Verstraeten, qui connaît mon parcours et mon travail, s'est adressée à moi, c'est qu'elle estime que je suis en mesure d'apporter un point de vue « déroutant » sur la question, et par là, intéressant. J'accepte donc tout en restant méfiant. Ainsi j'aborde le projet et les réunions préparatoires en étant sur le qui-vive.

D.B. : Avais-tu déjà voyagé en Israël auparavant?

G.P. : Oui, j'y suis allé une fois.

D.B. : Quelle est ta relation avec Israël ?

G.P. : C'est compliqué. Je n'ai rien à voir avec ce pays, mais c'est un pays fascinant! Toutes les couleurs de peaux cohabitent, c'est un pays occidental en orient. Tout y est contradictoire, quasi absurde. Et j'y ai de la famille. Tout juif y a de la famille! Quand j'étais gosse, j'ai été élevé dans l'amour d'Israël : enfin un Etat qui va nous défendre si cela revient! Et puis, je suis allé en Palestine.

D.B. : C'est ton arrivé en Palestine qui a bouleversé ta vision des choses?

G.P. : Je n'ai rien appris de nouveau. Ce n'est pas sur le mode de l'info que ça se passe. Tout le monde connaît l'existence du mur, des check-points, des colonies omniprésentes. Mais j'ai vécu un choc quand j'ai vu cette réalité de mes propres yeux. J'ai été complètement bouleversé de voir les jeunes soldats israéliens humilier les palestiniens! Ce qui m'a également donné l'occasion de réfléchir sur le rapport entre le voir et le savoir, entre le visible et la réflexion.

Ce qui fait récit dans ce film, c'est comment un gars, moi, qui part d'une crispation identitaire, ou plutôt sur son quant-à-soi et qui, peu à peu, se lâche jusqu'à pleurer avec la dernière intervenante, à la fin du film. La vraie chronologie est celle-là et elle est relativement liée à la chronologie temporelle.

Cette année de travail sur ce projet m'a transformé. D'ailleurs j'ai écrit un texte pendant la guerre de Gaza qui m'a surpris moi-même. Le rapport que j'ai à cette question s'est modifié, mais ma personne aussi, dans le sens où maintenant j'ose nommer les choses, et aussi parce que je suis fatigué de devoir me heurter aux autres pour me sentir exister. Je n'en veux plus, mais suis-je capable de changer cette donne?